



Fievel et le nouveau monde

An American Tail

de Don Bluth

Fiche technique

USA - 1986 - 1h20

Couleur - Dessin animé

Réalisateur :

Don Bluth

Scénario :

Judy Freudberg

Tony Geiss d'après le sujet de David Kirschner, Judy Freudberg et Tony Geiss, sur une histoire originale de David Kirschner

Musique :

James Horner

Décors :

Don Moor



Résumé

Russie, 1986. Les habitants d'un village sont victimes d'un pogrom. Lasse de vivre dans la terreur, la famille Mousekewitz, Papa, Maman, Fievel et Tanya, décide d'émigrer aux États-Unis d'Amérique où, selon la légende, «les rues sont pavées de fromage et il n'y a pas de chats». Mais lors de la pénible traversée, le frondeur et curieux Fievel monte sur le pont pendant une tempête. Une lame l'emporte, et c'est dans une bouteille qu'il accoste à Ellis Island où Henri le pigeon (qui accompagne les ouvriers français en train de construire la statue de la Liberté) lui remonte le moral. Et voilà Fievel

parti à la recherche des siens. Mais la ville est immense, pleine de dangers inconnus et, horreur, recèle des chats. Lors de ses tribulations, il fait la connaissance de personnages comme Moe, l'exploiteur d'immigrants, Hones John, le politicien alcoolique, Bridget, la ravissante souris et Gussie Mausheimer, la riche bienfaitrice. Il apprend aussi qu'il ne faut pas se fier aux apparences : un rat obséquieux peut être un faux ami, et un énorme félin peut se révéler le plus doux des compagnons...

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

Spielberg est un des premiers cinéastes à avouer cinématographiquement l'influence et la fascination qu'exercent sur lui les dessins animés de Walt Disney. Dès lors, on ne s'étonne pas qu'il produise son premier long métrage d'animation et qu'il engage un rescapé des studios Disney, Don Bluth, pour le réaliser. Ce qui est un peu surprenant, c'est la gueule de ce dessin animé. Je ne veux pas dire, bien sûr, que l'idée d'utiliser des souris anthropomorphes soit originale, mais nommer le personnage principal Fievel, comme le grand-père de Spielberg, et en faire le membre d'une famille de juifs russes, les Mouseskevitz, émigrant aux Etats-Unis à la fin du siècle dernier, c'est une idée un peu audacieuse par rapport aux productions Disney où régnait la volonté d'universalité et de neutralité sociale et ethnique. Faire appartenir un héros de dessin animé à un peuple, une religion et un milieu social précis reste une idée de départ ayant pour but de mettre un label sur le produit pour le différencier du reste. Car dans le film, les choses se développent selon les schémas classiques. Fievel perd sa famille durant le voyage en bateau, la promesse du père («En Amérique il n'y a pas de chats») s'avère fautive, et le petit Fievel part à la recherche de sa famille, dans New York, poursuivi par une horde de chats féroces et sanguinaires. Si Fievel a une belle petite frimousse de fouine, on ne peut pas en dire de même des personnages secondaires qui sont beaucoup moins travaillés, le point faible du film étant les décors de New York qui sont fort plats. Mais l'ensemble n'est pas désagréable, il offre même quelques bons moments, comme la scène de la tempête durant laquelle Fievel se perd, et le duo «Très loin là-bas» qu'il chante avec sa sœur se trouvant à l'autre bout de la ville par une nuit de pleine lune, un plan qui marche à tous les coups.

Iannis Katsahnis

Cahiers du Cinéma n°393 - Fév. 1987

La queue de la comète

Etranges similitudes entre la dernière production des studios Disney et la première incursion de Steven Spielberg dans l'animation. Personnages-souris, évoluant entre des pieds humains (le plan de la maison et de son trou de souris est présent dans les deux films), à la recherche de leurs parents, et en lutte contre un méchant rat (qui chez Spielberg est un chat travesti). Mais combien de différences également ! Si **Basil détective privé** péchait parfois par un scénario sans grande originalité, il était bien construit et surtout fort bien animé : on y voyait une remise à jour du dessin en O qui fut la recette Disney, et Basil ressemblait fort à un rongeur.

Don Bluth, le «dissident» qui avait réalisé **Brisby et le secret de Nimh**, renoue dans **Fievel et le nouveau monde (An American tail)** avec les souris rondouillardes aux oreilles rondes, et son animation - d'un niveau fort honorable - semble plus traditionnelle, bien que cédant au binôme «effets spéciaux + machines infernales» qui semble servir d'image de marque à toute production Spielberg.

Au rayon des thèmes abordés, Fievel apporte un certain renouveau, non négligeable. Les Mousekewitz fuient les pogroms de la Sainte Russie de 1885, pour émigrer aux Etats-Unis, «où les chats n'existent pas». Démonstration est vite faite du contraire, et les souris françaises découvriront que les rues de New York ne sont pas pavées de fromage, et les souris italiennes que Don Gato sévit aussi outre-Atlantique. Cette démythification originale est suivie d'un appel à la révolte contre les exploités et la corruption. Hélas ! ce renouvellement tourne court. Très vite l'Amérique se pose en terre de liberté pour qui a la volonté et la détermination : le titre ne trompe pas, qui joue sur les mots tail (queue) et tale (conte) mais affirme le «rêve américain». Enfin l'on n'échappe pas aux poncifs : le pigeon français, le chat gentil (très

«Aristocat») et les morceaux musicaux, qui n'atteignent pourtant jamais la fantaisie ou la poésie des grandes productions Disney. Le scénario lui-même s'essouffle vite, manque de rebondissements et de rythme.

Don Bluth n'a pas su transcender ni même atteindre le style des studios de Burbank : si la technique et le savoir-faire y sont, l'émotion est absente de ce qui devient une machine spielbergienne comme d'autres, poussières derrière l'étoile Disney...

Gilles Ciment

Positif n°316 - Juin 1987

C'est après avoir visionné **Brisby et le secret de Nimh** (1982), le premier long métrage de Don Bluth, que Steven Spielberg eut l'idée de produire un autre film de cette même équipe. Lorsque commence **Fievel et le nouveau monde**, nous sommes en 1885, dans les plaines enneigées de Russie, alors que les redoutables Chats-Cosaques sèment la panique parmi les souris «juives», Fievel et toute la famille Mousekewitz s'embarquent pour l'Amérique; là, selon la légende, les rues sont pavées de fromage et les chats n'existent pas. Le réalisateur de **La couleur pourpre** (1986) entend retracer ici le cheminement de tous ces émigrants qui, à la fin du siècle dernier, vinrent tenter leur bonne fortune sur le sol américain. Mais Don Bluth arrondit rapidement les angles de son sujet pour n'en retenir que les aspects les plus édifiants. Au cours de son voyage, une terrible tempête arrache Fievel de sa protection parentale. Toute la seconde partie oscille autour de cette séparation et de la recherche qu'elle entraîne parallèlement. Le souriceau rencontre pendant son périple une cohorte d'animaux excentriques, notamment, Henri le pigeon, qui lui explique en chanson comment ne pas désespérer et continuer de croire en sa bonne étoile. Sur le nouveau continent, en se regroupant et en tenant tête à l'adversité, on peut reconduire

tous les vilains matous par le premier bateau en partance pour l'Orient et, au croisement d'une rue, retrouver, saine et sauve, comme dans un conte de fées, sa petite famille. **Fievel et le nouveau monde** se termine sur une Statue de la Liberté rayonnante, une exaltation volontariste de la foi et du courage.

Don Bluth ne nous propose pas grand-chose, en contrepartie de toute cette guimauve. Alors que les images animées devraient ouvrir les portes de l'onirisme, entraîner le spectateur le plus loin possible dans leurs sillages, les fonds de décor et les personnages de **Fievel et le nouveau monde** demeurent imperturbablement monotones, sans aspérités. Chaque séquence procurant l'impression de s'ajouter un peu laborieusement à la précédente, avec une prudence frileuse quant au traitement de l'espace, des lignes et des couleurs.

Patrick Cannière
Cinéma 87 n° 387 - Février 1987

Dirigé par un transfuge de chez Walt Disney, qui avait auparavant signé le sympathique **Banjo, The woodpile cat** et le superbe **Brisby et le secret de Nimh, An American tail** (littéralement «Un conte américain» avec un jeu de mots sur «tale», «conte», et «tail», «queue») se caractérise par la délicatesse et le raffinement du graphisme, la netteté et la précision du tracé, la souplesse et la complexité de l'animation, l'étendue et la subtilité de la palette des couleurs, la luxuriance et la diversité des décors, le soin apporté à la reconstitution des quartiers d'immigrés du New York de la fin du XIXe siècle. Il tranche de fait radicalement avec le tout venant de la production actuelle et impose son auteur comme un des grands dans le domaine du dessin animé.

Alain Garel
Saison cinématographique 1987

Entretien avec le réalisateur

Don, diminutif de Donald. Quelle lourde hérédité !

Steven Spielberg est le producteur de ce dernier film. Il avait vu **Nimh**, avait été surpris de sa qualité et de son budget limité. Avec son équipe, ils avaient décidé de prendre rendez-vous dès qu'un sujet leur semblerait intéressant. C'est David Kirschner qui proposa cette histoire à Spielberg et à Kathleen Kennedy.

Au départ, David Kirschner évoquait l'immigration de sa grand-mère de Russie pour les Etats-Unis. Points communs à beaucoup d'Américains : car le Grand-père de Don Bluth vint de Suède et celui de Spielberg, de Russie. Si, en plus, on évoque les problèmes des familles juives de l'époque...

Mais, comment, à partir de cette aventure américaine, faire un dessin animé ?

Le pari a consisté à identifier nos héros à des souris. Parce que ce sont des êtres sympathiques et, comme on voulait que les spectateurs aient l'envie de protéger notre petit héros, on l'a affublé d'un chapeau trop grand, d'un pull trop large et d'un vêtement rapiécé. L'idée, qui n'avait pas été exploitée, était que nos héros seraient des « souris juives ».

Vint, ensuite, le stade de la réalisation : 2 ans de travail. On a investi énormément dans la musique avec 120 musiciens et 32 voix. Spielberg voulait retrouver le style et la technique de Disney : orchestrer les couleurs. Que celles-ci puissent suivre le parcours et le volume de la musique afin de conférer au film un plus grand impact dramatique. Ainsi, quand, dans ses errances new-yorkaises, Fievel entend la voix de son père, la couleur passera lentement du bleu (couleur froide) jusqu'au rose-rouge, puis continuera à s'illuminer, de plus en plus, vers davantage de chaleur. La musique, elle aussi, part d'un son minime et ténu, puis grossit et s'amplifie pour faire coller en permanence la couleur du son et celle de l'image, la

polychromie et la polyphonie.

Un dessin animé est un film, un travail artistique. Chaque personnage doit avoir un caractère précis et bien marqué qui, ensuite, entraînera sa représentation imagée. Ceci est important pour que le public puisse s'identifier. En plus, on souhaitait, bien sûr, toucher le jeune public, mais aussi, les adultes. On y est parvenu puisque le film a eu un gros succès : 45 millions de dollars de recettes à la première sortie. C'est le plus gros succès jamais obtenu par un dessin animé pour sa première exploitation. Steven Spielberg et le partenaire Universal ont été très satisfaits de ces résultats.

Maintenant, je prépare d'ailleurs un nouveau dessin animé produit par les mêmes partenaires et Lucas. Sa sortie est prévue pour l'été 88. Mais, je tiens tout de suite à vous dire que ce ne sera pas une suite d'**American tail**. Si dans Fievel il y a, à la fin, une promesse : «*Je veux voir plus d'Amérique*», sachez qu'on y pense, mais ce ne sera pas dans l'immédiat. D'ailleurs, les personnages de ce prochain film ne seront pas des souris. Mais, je ne vous en dirai pas plus !...

Pour en revenir à **An American tail**, Spielberg, après plusieurs discussions, a voulu que le héros porte le nom de son grand-père Fievel. Il voulait, aussi, à travers Henri le Pigeon, représenter un Français. On voulait un animal qui vole, parce que ça nous semblait plus original. On a donc pensé à une mouette, un albatros et l'idée du pigeon ne vint qu'ensuite. A ce pigeon, on a essayé d'insuffler la fierté de la Statue de la Liberté due à Bartholdi.

Une petite anecdote : lorsque la statue est arrivée aux Etats-Unis, les Américains ne savaient pas quoi en faire. On l'a alors stockée dans un hangar. Plus tard, une fondation s'est créée et on a recherché auprès des gens aisés le maximum d'argent. Mais il fallait construire un énorme socle et les dons restaient insuffisants. Alors, on a décidé de réaliser une

quête à travers toute l'Amérique. On a transporté, de ville en ville, le bras de la statue pour sensibiliser le public et c'est ainsi qu'elle a été adoptée par les Américains. Mieux, elle est devenue l'honneur et la fierté de notre pays. C'est pourquoi on l'a récemment restaurée à grands frais. Henri le Pigeon, c'est Bartholdi et Maurice Chevalier. Mais c'est aussi la figure de Dieu, de l'ange gardien qui, du ciel, supervise tout.

Le film n'a pas été conçu dans le cadre de cette rénovation. David Kirschner le voulait au départ mais Spielberg a refusé. Il désirait que le film existe par lui-même. Il est donc sorti en dehors du cadre des fêtes. On l'a retenu jusqu'en novembre.

Comme je l'ai dit, le film a très bien marché. Spielberg espérait une recette de 35 millions de dollars, or elle atteint 45 millions alors que sa fabrication a coûté 9 millions et que le budget de publicité investi par Universal a atteint 10 millions. Il y a eu aussi, un support par des magasins comme Sears et Mc Donald's qui en ont utilisé l'image pour leur propre «merchandising».

Peut-on dire de Steven Spielberg qu'il est le fils spirituel de Disney ?

Je ne sais pas, en tout cas, il en a l'imagination et l'aspect visionnaire. En plus, il adore les dessins animés.

Propos recueillis par
Frédéric Moreau et Jean-Louis Manceau
Cinéma 87 n°387 - Février 1987

Le réalisateur

Né à El Paso (Texas), deuxième d'une famille de sept enfants, Bluth entre comme assistant animateur chez Walt Disney dès la fin de ses études secondaires. Il travaille aux côtés du vétéran John Lounsbery sur **La Belle au bois dormant**, et après un séjour de dix-huit mois chez Disney, se rend en Argentine pour prêcher la religion mormone.

A son retour aux Etats-Unis, il passe un diplôme de littérature anglaise à l'Université Brigham Young et dirige avec l'un de ses frères un théâtre de Culver City. En 1968, Bluth entre comme dessinateur aux Studios Fimation. Durant les trois années qui suivent, il met aussi ses dons musicaux au service d'un groupe de jeunes chanteurs, «The New Generation».

En 1971, il retourne aux Studios Walt Disney, où il travaillera jusqu'en 1979 sur des films comme **Robin des bois**, **Les aventures de Bernard et Bianca**, **Peter et Elliott Le dragon** et **Rox et Rouky**.

Il consacre parallèlement ses loisirs à réaliser, à domicile, son propre dessin animé avec son collègue Gary Goldman, auquel se joint en 1973 John Pomeroy. Six ans plus tard, le trio achève sa première production : **Banjo, the woodpile cat**, qui recevra notamment le Prix d'Excellence du National Advisory Board.

Après ce premier succès, Bluth et son équipe ouvrent leur propre atelier à Studio City, en Californie. Leur premier projet y sera une séquence animée de 2 minutes, illustrant la chanson «Don't walk away» du film **Xanadu**.

Bluth met simultanément en chantier son premier long métrage animé : **Brisby et le secret de Nimh**, auquel il consacre 28 mois de travail. Distribué en 1982, le film remporte un succès critique international.

La même année, le studio fusionne avec deux autres sociétés de production pour former la Magicom, Inc. et produire le premier jeu vidéo interactif sur disque laser : «Dragon's Lair», qui ouvre un nouveau marché à l'animation assistée par ordina-

teur et sera suivi des jeux «Space Ace» et «Dragon's Lair II, Time Warp».

Impressionné par **Brisby**, Steven Spielberg contacte Don Bluth pour un nouveau long métrage d'animation. Leur choix se porte sur **Fievel et le nouveau monde**. Réalisé avec le concours de Peter Strauss, Dom DeLuise et Derek Jacobi, le film se classe immédiatement parmi les meilleures ventes vidéo, et figurera plusieurs années de suite parmi les dix titres les plus populaires de ce marché. (...)

Don Bluth appartient à la section Courts métrages de l'Académie des Arts et Techniques du Cinéma. Il a obtenu le Saturn Award de l'Academy of Science Fiction, Fantasy and Horror Films pour **Brisby et le secret de Nimh** (couronné meilleur film animé de l'année 82). Il a également reçu l'Inkpot Award de la San Diego Comic Convention en 1983 ; le prix de la Minneapolis Comic Convention pour «Dragon's Lair» ; l'Arkie Award de la revue Electronic Games pour les effets sonores de ce même jeu. **Fievel et le nouveau monde** a obtenu le Grammy de la meilleure chanson de l'année et de la meilleure chanson de film pour «Somewhere out there».

Filmographie

| | |
|--|------|
| Banjo the woodpile cat | 1974 |
| Banjo | |
| The secret of Nimh | 1982 |
| Brisby et le secret de Nimh | |
| An American tail | 1986 |
| Fievel et le nouveau monde | |
| The land before time | 1988 |
| Le petit dinosaure et la vallée des merveilles | |
| All dogs go to heaven | 1989 |
| Charlie | |
| Rock-A-Doodle | 1991 |
| Rock-O-Rico | |
| Don Bluth's Thumbelina | 1993 |
| Poucelina | |